Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1952)

Nachruf: Georges Motier 1909-1951 : in memoriam
Autor: Miéville, Henri-L.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Georges Mottier

GEORGES MOTTIER

1909 - 1951

IN MEMORIAM

La philosophie romande a été durement frappée au cours de ces dernières années : des hommes de grande valeur, dans la force de l'âge, nous ont été enlevés : Grandjean, Juvet, Burnier, Claparède, de la Harpe, Frutiger, Wavre et, l'an dernier, Georges Mottier. C'est toute une phalange de disparus. Nous avons leurs travaux, hélas trop tôt interrompus, leur souvenir nous est précieux, mais nous n'avons plus leur vivante présence et nous nous sentons appauvris.

Je désire, au début de cette séance, rappeler le souvenir de Georges Mottier qui succombait en septembre dernier aux attaques d'une terrible maladie au cours de laquelle il fit preuve d'un courage, d'une force d'âme admirables.

Mottier était né à Genève en 1909. Il y fit ses classes, y soutint brillamment sa thèse de doctorat sur *Le phénomène de l'art,* fut chargé d'un enseignement fort astreignant dans les écoles secondaires, ouvrit bientôt un cours de privat-docent à l'Université — car, occupé comme il l'était et bientôt père de famille, il trouvait encore le temps de poursuivre son travail de recherche philosophique.

Ainsi prirent naissance une série d'études et d'ouvrages dont je ne nomme que les principaux :

Art et conscience paru en 1944 avec, pour sous-titre, *Essai sur la nature et la portée de l'acte esthétique* — discussion très avertie et très intelligente des diverses théories qui ont été proposées concernant les conditions et la signification de la création artistique, analyse de la notion de beauté.

Puis, dans la collection « Etre et Penser » : *Déterminisme et liberté,* remarquable essai sur l'éternel et fondamental problème que pose à la réflexion philosophique la relation *sujet-objet,* étude et

N. B. — Hommage prononcé à la séance annuelle de la Société romande de Philosophie, à Rolle, le 15 juin 1952.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ NEUCHATEL

discussion approfondie des doctrines antagonistes qui résultent de la primauté accordée au sujet (à l'esprit) ou à l'objet (à la matière). D'où le conflit millénaire entre les philosophies *idéalistes* favorables en général à la liberté et les philosophies *réalistes* qui tendent au déterminisme. *Déterminisme et liberté* fut honoré du Prix Amiel.

Georges Mottier fit encore plusieurs communications aux récents congrès de philosophie d'Amsterdam, de Neuchâtel et de Bordeaux. Enfin, il a laissé des inédits qui paraîtront prochainement dans la *Revue de Théologie et de Philosophie.*

L'activité de Georges Mottier au sein de notre société a été grande. Il a présenté des travaux dans plusieurs de nos groupes et à l'une de nos séances annuelles de Rolle. A la mort de Perceval Frutiger, il accepta la présidence du groupe genevois et remplit les fonctions de secrétaire du Comité de la Société suisse de philosophie. Surchargé de travail, il voudra démissionner, mais cédera aux instances de ses collègues dont il avait gagné l'affection et l'estime. La carrière future de ce grand travailleur s'annonçait sous de favorables auspices. Il venait d'être appelé comme chargé de cours à professer la philosophie en français à l'Université de Berne et, d'emblée, il avait su se faire apprécier, lorsqu'il fut brusquement arrêté par le mal qui devait l'emporter.

Je m'en voudrais de m'en tenir à ces quelques notes biographiques trop sommaires et trop sèches. J'aimerais dire quelques mots de l'homme et du penseur, tels qu'ils me sont apparus dans les relations personnelles que j'ai eues avec lui et en le lisant.

Georges Mottier était une personnalité d'une exceptionnelle richesse. Il est rare de trouver réunis autant d'aptitudes et une si entière ouverture d'esprit, un caractère aussi harmonieusement équilibré, un homme d'un abord aussi agréable, aussi modeste et d'une probité que l'on sentait à toute épreuve. Georges Mottier était, comme disait Platon, μουσικός autant que φιλόσοφος, c'est-à-dire artiste (musicien et poète) en même temps que philosophe, amant passionné de la sagesse et de la vérité. Artiste — il songea d'abord à se consacrer à la musique et travailla à s'y préparer avec acharnement, prenant sur ses nuits. Poète, il le fut aussi. Nous avons de lui un recueil de vers, *Le Secret chaotique*, qu'il faut lire, pour y trouver la confidence de son être intime, de ses problèmes et du retentissement, en son esprit et en sa chair, du drame humain et cosmique que nous vivons :

Souvent je ne perçois jusqu'aux bornes de l'être
Qu'un répugnant chaos. L'absurdité pénètre
Tout le don qui nourrit mon cœur et mon cerveau.
Et toi-même, ô Raison, tu m'es un écheveau
Plus dense que le nœud sabré par Alexandre...

Que voilà bien la confession d'un homme prédestiné à philosopher, si nous prenons ce terme dans toute sa profondeur. Philosopher, c'est contempler en esprit l'ordre qui n'est pas simplement donné, mais qui nous est proposé comme un projet que nous avons à faire nôtre :

> Tu surgiras enfin de ton passé
> Pour conquérir sur toi la forme de Toi-même...

Comment l'ordre peut-il surgir (non pas une fois pour toutes, à ce qu'il semble, mais éternellement) du chaos ? Voilà le problème des problèmes, problème de l'être et de chaque être. C'est le problème auquel Mottier revient souvent :

> Face au monde qui tord ses spirales de haine
> Je veux construire en moi le temple harmonieux
> Où brûle le feu doux de la raison sereine...

De ce temple, les colonnes seront « les limpides pensers » tournés vers une vérité, une beauté qui sont pour notre intelligence et notre sensibilité les médiatrices de l'ineffable omniprésence de l'Absolu divin : « O vérité, surhumaine maîtresse » ! Et il pensera dès le début de ses méditations sur l'art et la beauté que la beauté s'apparente à la vérité. *Splendor veri, splendor formae,* disaient les platoniciens du moyen âge. Mottier ne se contentera pas de formules aussi simples : un moderne ne pourra plus — après la révolution kantienne — négliger l'apport du sujet dans la création de beauté. Pour Georges Mottier, l'œuvre d'art n'est jamais simple vision passivement enregistrée. Elle résulte du « libre exercice d'une pensée apte à produire des images », à organiser le donné intuitif (ou sensible) « en symbole ».

Mais précisément, cet apport d'un sujet à la fois réceptif et actif se retrouve en toute formulation d'une vérité : « Nous ne devons jamais renoncer, dira Mottier en parlant de l'œuvre du savant, à chercher dans l'objet un témoignage sur l'acte édificateur de l'objet », c'est-à-dire sur l'acte du sujet.

Ces deux citations, dont l'une est tirée d'*Art et conscience* et l'autre de la communication remarquable que Mottier fit au congrès de Bordeaux, c'est-à-dire qui datent du début et de la fin de sa trop courte carrière de penseur, définissent sommairement ce qu'on pourrait appeler le lieu de sa recherche, ou, si vous préférez, le thème central de sa philosophie. Il s'agit pour lui de mettre en pleine lumière et de rendre intelligible, s'il est possible, un fait primordial que l'analyse découvre au fond de toutes les activités de l'esprit, à savoir la prise de possession de l'objet par le sujet, qui a

pour condition et pour contrepartie une prise de possession inverse du sujet par l'objet, cette action réciproque (aux modalités infiniment variables) se traduisant par les créations de l'art, de la science, de la raison pratique. L'ordre qu'elles cherchent à instaurer et qui relève des normes du beau, du vrai et du bien, n'exprimera ni la pure subjectivité du sujet ni la pure objectivité de l'objet (son en-soi), car ni l'un ni l'autre n'existent hors de leur relation ; il sera l'expression de leur concours dans l'acte esthétique, dans l'acte du connaître et dans l'action pratique ou éthique, — dans l'acte éthique, dans l'accomplissement du devoir aussi, car là encore, si nous avons à agir, c'est que nous sommes agis, partiellement déterminés, sollicités à l'acte réalisateur. La norme du devoir, « orientation lointaine — je cite encore Mottier — imprimée au possible », est un appel à notre liberté « pour nous apporter un surcroît de consistance et de noblesse. »

Telle est, sommairement tracée, la ligne de faîte où se meut la pensée de Georges Mottier. De l'un de ses travaux à l'autre, on la voit s'amplifier et se préciser tout à la fois, se rectifier et s'affermir. C'est un beau spectacle.

Esprit éminemment large, Mottier évite d'instinct toute position trop exclusive, tout absolutisme, tout extrémisme qui sacrifie des éléments intégrants de la réalité totale que nous aspirons à saisir pour en nourrir notre âme par participation, dirait Platon, pour collaborer au grand œuvre, συνθελεῖν, diraient les stoïciens.

Rien d'étonnant dès lors si l'examen approfondi du phénomène humain de la création artistique devait conduire Mottier à dépasser l'art (sans l'abandonner d'ailleurs) pour se tourner vers les problèmes philosophiques et religieux que l'esprit humain se pose nécessairement, parce qu'ils surgissent à l'extrémité de toutes ses avenues, — de celle aussi qui a nom recherche et amour de la beauté.

Après d'autres penseurs, Mottier a finement caractérisé le privilège royal de l'art. « Science, philosophie, religion, dira-t-il, font de la vie une suite d'actes intérieurs dont l'accomplissement n'exauce jamais que d'une manière partielle le vœu qui les motive. L'art, au contraire, ressemble à l'Etre des Eléates : dans chacune de ses grandes manifestations, il réalise intégralement sa nature, il devient tout ce qu'il souhaite. Durant l'audition de la symphonie ou du poème, durant la contemplation du tableau, nous avons enfin l'impression que rien n'est en dehors de nous, que nous nous édifions dans une existence absolue... »

De la philosophie Mottier dira avec profondeur qu'elle « existe moins par les acquisitions dénombrables et classifiables qu'elle réussit à faire que par l'élan toujours inassouvi dont elle est traversée ». Son rôle est de montrer « qu'il convient d'aller plus loin et

plus profond », pour répondre toujours de nouveau « à l'appel radieux, quoique redoutable du Tout ».

Je ne tenterai pas de suivre Mottier dans les parages de la métaphysique auxquels sa réflexion devait aboutir. Je dirai simplement ceci : c'est que son analyse des conditions de la connaissance scientifique, de la création artistique et de l'action pratique devaient le préserver de tomber dans un dogmatisme, je veux dire dans une de ces entreprises spéculatives trop ambitieuses qui croient que nous sommes capables de reconstruire l'univers et son histoire à partir d'un principe premier qui pourrait être l'objet d'une définition en termes de pensée discursive.

La dualité sujet-objet que Mottier découvrait à la base de toutes nos activités, il se refusera toujours de la transformer en dualisme ou de la résorber en l'unité d'un monisme spéculatif, selon ce que l'idéalisme nous invite à faire. « De sérieuses raisons, dira-t-il, commandent d'envisager l'esprit comme une essence globale (comme le veut l'idéalisme), mais on rencontre en grand nombre des arguments d'un poids égal qui, eux, mènent à penser que cette essence globale se referme sur des subdivisions infiniment variées. Aussi est-il nécessaire de recourir au réalisme (à l'expérience) pour évoquer les tentatives où l'esprit vise à communier avec lui-même. »

Passage intéressant et qui pourrait nous aiguiller sur la voie d'une théologie spéculative voisine de celle d'Hegel : pour communier avec lui-même, l'Esprit a besoin des esprits, de l'autre que lui. Cependant, dans le même écrit, Mottier se montre séduit par la théologie spéculative de Charles Secrétan basée sur l'idée de la liberté absolue et de l'acte gratuit. Ceci ne s'accorde guère avec cela... Mais ne pressons pas trop les textes. Disons plutôt qu'en matière d'ontologie Georges Mottier reste sur une sage réserve. Ce qui lui importe, ce à quoi il revient toujours, ce sont les conditions qui président pour nous, dans le fini, à l'intensification, à l'approfondissement de la vie de l'esprit.

Je pense qu'on pourrait dire en conclusion que la philosophie de Georges Mottier se range dans l'un des grands mouvements de la philosophie contemporaine : elle est une philosophie de la limite, une philosophie des médiations possibles entre le sujet et ce qu'il pose en face de soi comme objet de sa connaissance et comme condition et limite de son activité ; entre l'objectivable et l'objectivant non objectivable, entre le fait posé comme détermination de l'être et l'acte qui détermine et choisit. Elle n'est et ne veut être ni un idéalisme ni un réalisme, ni un existentialisme, elle se veut médiatrice, conciliatrice dans une synthèse toujours visée plutôt qu'atteinte.

Le philosophe et l'homme sont inséparables en la personne de Mottier. « Si notre autonomie, écrivait-il dans sa communication de Neuchâtel, ne nous rend aptes à forger qu'en partie notre destin, elle nous permet du moins de répondre par une adhésion volontaire aux inéluctables décrets de l'*autre* (de la puissance qui n'est pas nous et dont nous dépendons). Cette attitude est assez noble et difficile pour assouvir notre soif de grandeur. » Ne voyons pas dans ces fières paroles — qui font songer aux grands stoïciens — je ne sais quel orgueilleux défi jeté au Destin ! Georges Mottier connaît les limites que pose l'infirmité humaine ; il sait le combat qu'il doit livrer contre « ses lâches détresses ! » Il sent que, dans sa faiblesse, l'être humain a besoin d'une « armure d'idéal » que l'homme peut bien forger, mais avec un métal qu'il ne crée pas. Et c'est pourquoi, invoquant Dieu, il prie :

> Ah permets-lui [à cette armature d'idéal] de forcer ma faiblesse
> A renoncer aux vils renoncements.

« Lutter pour vaincre le Destin », pour accéder enfin « à l'intégral accord », telle fut la devise de ce vaillant, et il a eu par instants comme un pressentiment du terrible combat qu'il allait devoir livrer pendant de longs mois de souffrance et de croissantes, de mortelles inquiétudes, quand la maladie l'arrachera lentement, inexorablement à son labeur aimé, à ses espérances, à l'affection des siens :

> A chaque instant
> — avait-il écrit dix ans auparavant —
> j'éprouve la menace
> D'être asservi par ces lois qui m'enlacent ;
> Mon corps instable, à trahir il est prêt...
> Craintif atome, il n'ose affronter l'onde
> Où le secret de la douleur profonde
> Hurle et se tord...

Ceux qui l'ont vu lutter et mourir savent qu'il a été un vaincu victorieux — victorieux par l'amour — et ils ne pourront relire, sans une émotion poignante, la dernière strophe du poème intitulé *Amour* dont je viens de citer quelques vers :

> Oui ! le néant se meurt, Amour, face à l'été
> Divin qui garde en nous l'orbe de ton empire !
> Nous te recevrons donc, ferment d'éternité
> Comme le ciel qui s'offre — au sommet du martyre.

HENRI-L. MIÉVILLE.